

« LA CLAQUE DE CANNES 2017 »

CG CINÉMA & LES CANARDS SAUVAGES
PRÉSENTENT



"UNE BOUFFÉE D'AIR
FRAIS SALUTAIRE"

VANITY FAIR

POUR LE RECONFORT

PAULINE **LORILLARD**
PASCAL **RÉNÉRIC**
EMMANUEL **MATTE**
LAURENT **PAPOT**
JOSÉPHINE **DE MEAUX**
LAURE **CALAMY**

UN FILM DE **VINCENT MACAIGNE**



SCÉNARIO VINCENT MACAIGNE IRLA MAURO RÉGIE MATHIAS NICOLAS DESMAISON RÔLE JULIEN SICART
UN FILM PRODUIT PAR CHARLES GILBERT CO-PRODUIT PAR OLIVIER DOUBELLE CO-PRODUCTION CG CINÉMA LES CANARDS SAUVAGES
PRODUCTIONS ASSOCIÉES KIDAM-THEZE 7 MOTION PARTNERS FILM FACTORY AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE

CG
CINÉMA

LES
CANARDS
SAUVAGES

KIDAM

MORPHEE

CNC

inrockuptibles.com

CAHIERS
CINÉMA

Télérama

POUR LE RÉCONFORT

UN FILM DE VINCENT MACAIGNE

FRANCE / 2017 / 1H31
SORTIE LE 25 OCTOBRE 2017

Pascal et Pauline reviennent sur les terres de leurs parents après des années de voyage, et se retrouvent dans l'impossibilité de payer les traites du domaine. Ils se confrontent à leurs amis d'enfance, qui eux, d'origine modeste, n'ont jamais quitté leur campagne. Et à Emmanuel surtout, qui veut racheter leur terrain au meilleur prix pour l'expansion de ses maisons de retraite. Entre les amitiés d'hier et les envies de demain, la guerre aura-t-elle lieu ?

LISTE TECHNIQUE

Réalisation et scénario Vincent Macaigne
Image Mauro Herce
Son Julien Sicart
Montage Nicolas Desmaison



PRODUCTION
CG CINÉMA
En Coproduction avec
LES CANARDS SAUVAGES

DISTRIBUTION
UFO Distribution
www.ufo-distribution.com

LISTE ARTISTIQUE
Avec Pauline Lorillard, Pascal Rénéric, Emmanuel Matte, Laurent Papot, Joséphine de Meaux, Laure Calamy

FESTIVALS
Programmation ACID CANNES 2017
Festival de Groland

CELUI QUI FAIT

A propos des acteurs...

C'est ma bande d'acteurs, ceux avec qui j'ai fait toutes mes pièces. J'ai étudié au Conservatoire avec certains d'entre eux. Je les connais donc intimement. Il y a quatre ans, je leur ai dit que j'avais à disposition une maison près d'Orléans — qui n'est pas le château qu'on voit dans les plans de coupe, mais un petit pavillon pauvre, prêté par le CDN d'Orléans, le montage créant l'illusion que c'est le même endroit —, et que ceux qui souhaitaient me suivre dans cette aventure étaient les bienvenus. On a passé les deux premiers jours à tâtonner, à imaginer l'histoire, à distribuer les rôles, et à filmer des scènes qui ne sont pas dans le montage final. Je les réunissais, je leur disais de jouer des situations, et en fonction de ce qu'ils dégageaient, ça me donnait des idées de personnages. La fiction s'est écrite de cette manière, avec les acteurs, au fil de l'eau... C'est d'ailleurs au bord de l'eau qu'a eu lieu le déclic. À la fin du deuxième jour, nous roulions à la poursuite du soleil couchant. On a roulé longtemps, on a découvert la croix, et on a fini par s'arrêter au bord d'une rivière pour filmer le crépuscule. Laurent et Pascal ont alors joué une scène d'engueulade qu'on voit dans le film. À partir de là, ça a fait tilt dans ma tête. Tout a pris sens. J'ai commencé à écrire des scènes et me suis laissé inspirer par mes acteurs, qui jouent ici avec leurs vrais prénoms. J'ai vraiment fait le film pour eux, par amour pour ces acteurs, en voyant leur difficulté et leur honnêteté... à vivre et à prendre la parole, ici, en France. Ils ont encore tellement de force et d'espoir en l'avenir. Je me suis battu pour qu'ils puissent exister et qu'on se rende compte de leur talent. Qu'on se dise que ces gens existent ; en tout cas, à moi, ça me donne de l'espoir.

Les gens de votre génération, qui est aussi la mienne, ont grandi avec l'idée, martelée dès le collège, que les classes sociales n'existaient plus et que tout le monde allait s'épanouir dans une vaste classe moyenne. On voit bien aujourd'hui que c'était un mensonge, et votre film le montre très précisément.

On nous a élevés en nous répétant que nous sommes des enfants gâtés, ou, plutôt, en nous disant qu'il n'y aurait plus de conflits, que la méritocratie allait tout régler. C'était une illusion. Dans ma jeunesse je pensais vraiment que nous nous en sortions avec plus de joie et moins de violence. Mais j'espère que le film donne de la force plus qu'il ne donne à voir ma profonde peur et



INVITATIONS AU SPECTATEUR

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d'aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.



1. UN GESTE

Tourné en dix jours avec une petite caméra numérique, puis monté en cinq mois (étalés sur quatre années en raison de contraintes financières), le premier long métrage de Vincent Macaigne est d'abord un geste cinématographique. Réunir des comédiens qu'il aime et dont il est proche, inventer à leurs côtés son propre langage, s'emparer avec eux des moyens du cinéma pour s'adresser au monde, le réalisateur a fait du tournage de son film *Pour le réconfort* un véritable laboratoire d'écriture et d'interprétation. S'il en ressort une forme brute, car façonnée par le souffle de liberté consubstantiel à sa création, celle-ci est totalement assumée et mise au service du récit de manière jubilatoire et percutante.

2. LES UNS CONTRE LES AUTRES

Monologues face caméra, discussions interrompues par Skype, engueulades épiques, dialogues de sourds, les échanges entre les protagonistes font l'objet d'un traitement singulier, souvent loin d'une traditionnelle suite dialoguée avec son cortège de questions et de réponses. On demeure frappés par l'intensité des émotions qui les traversent, de la rage au désarroi, sans exclure la tendresse, qui s'invite en dépit de tout. Dans la narration, aucune construction psychologique préalable ne nous prépare à ces moments, que l'on reçoit de façon frontale, invités à notre tour à nous poser les questions qui préoccupent les personnages et qui transpercent l'écran pour se nicher dans nos têtes : comment trouver sa place dans une société qui n'a pas tenu ses promesses ? Que nous a-t-on transmis réellement ? Et qu'allons-nous transmettre ? Comme un écho revient alors le titre du premier moyen métrage de Vincent Macaigne : *Ce qu'il restera de nous...* Souvent à l'étroit, au centre de l'image dans le format 4/3 choisi par le cinéaste, les personnages vivent les uns contre les autres, ensemble, opposés en raison d'un déterminisme social implacable, réunis dans une même génération qui cherche à trouver sa place dans le cours du monde.



ma profonde mélancolie. Je voulais que ce film soit un geste humble, libre et drôle malgré tout, une parole simple, qui nous divise en nous-mêmes. Mais pas les uns et les autres... Qui ne donne pas de solution ni ne prene de parti et qui fasse confiance à l'intelligence du spectateur. J'espère qu'on entend un peu tout ça. J'ai voulu aussi montrer la persistance des trois classes sociales selon Marx. Il y a les aristocrates qui héritent et qui n'ont pas besoin de travailler (Pascal et Pauline), les bourgeois qui gagnent tout à la sueur de leur front et veulent détrôner les aristocrates (Emmanuel et Laure), et les prolétaires (Laurent et Joséphine), qui sont les cocus de l'histoire, les braves serveurs, à jamais.

Extrait d'entretien avec Jacky Goldberg



CELLE QUI REGARDE

CLAUDINE BORIES
CINÉASTE MEMBRE DE L'ACID

Ce film est une petite bombe. Une bombe qui n'en finit pas d'exploser, comme si elle en avait gros sur la patate... Une bombe comme un feu d'artifice qui refuse de s'éteindre. Peinture au vitriol de « largués » d'aujourd'hui, aussi bien aristos-bourgeois que bobos-prolos. Le « prolo » de service (devenu, marché oblige, auto-entrepreneur) étant aussi antipathique que ceux qui « l'exploitent ». Les femmes sont un peu mieux loties, plus proches du concret et du coup, du vrai. Au centre de ce monde filmé par Macaigne comme une apocalypse, il existe un îlot de tendresse : les vieux de la maison de retraite que dirige le « prolo ». Ces êtres qui n'ont plus rien à perdre, qui n'ont plus qu'à vivre (même si c'est pour pas très longtemps), ceux-là Macaigne les aime. Regard répulsif et drôle, tendre et méchant, radical. Magnifique de cohérence entre son propos et sa forme. Ce qui fait unité entre les deux, c'est la liberté : liberté de pensée et liberté artistique. Une liberté qui se construit à l'intérieur de contraintes précises. Le jeu des acteurs en est l'exemple et la matrice : ils n'incarnent pas leurs personnages, ils les « jouent », avec une distance, une intelligence et un humour qui deviennent autant de clefs données au spectateur. Ce jeu jubilatoire, ainsi que l'utilisation du 4/3 et de dispositifs de parole inspirés du théâtre, font que nous sommes tenus avec bonheur dans une distance qui nous permet non pas de nous identifier à ces personnages mais de les « regarder », de réfléchir sur ce qu'ils sont et d'en rire. Car au final, tout ça c'est la comédie humaine. Ou la tragédie. Au choix.

CELLE QUI MONTRE

ANNE-JULIETTE JOLIVET
CINÉMA LES 400 COUPS, ANGERS

Pour le réconfort, premier long-métrage de Vincent Macaigne, débute sur une image floue, granuleuse, instable : c'est Pauline qui parle via son téléphone portable à son frère Pascal : elle est à New-York, lui en France, récemment revenu du Mexique. Partis voir ailleurs, une fuite, une quête ? Pour eux, la vie semble belle, ils sont jeunes, insouciants, voire désœuvrés. Mais rapidement, au cours de la conversation, il s'agit de traites impayées et de la nécessité de revenir régler les affaires familiales sur le domaine, héritage du père décédé.

Au retour sur la terre de leurs ancêtres, ils retrouvent les amis d'enfance. Ceux-là, ils sont restés, se sont plus ou moins bien débrouillés, qui avec la maison de retraite pour laquelle il fourmille de projets, qui avec sa plantation d'arbres, les pieds sur terre, la tête dans les étoiles. Lors de scènes récurrentes de dialogue en voiture ou lors des soirées entre potes, les vieilles rancœurs et les règlements de compte apparaissent.

Durant ces nombreux trajets en voiture, la promiscuité favorise l'échange verbal et l'échange physique. Dans ce lieu clos dont ils ne peuvent s'échapper, malgré quelques vaines tentatives, les protagonistes vident leur sac : gros plans sur les visages, les regards. Le cadre est serré, la violence contenue à grand-peine. Du passé faisons table rase, pas si simple !

Hors la nostalgie, que reste-t-il du passé ? Que nous ont laissé nos prédécesseurs, et nous que va-t-on léguer ? Les « vieux », souvent évoqués et aussi très présents, sont les personnages les plus enjoués, les plus lumineux. Ils ont déjà tout misé, ils n'attendent plus rien ou alors si, mais pas grand-chose, juste un peu de réconfort...

Assez foutraque, plutôt mélancolique, affranchi des carcans formels, ce premier film grave de Vincent Macaigne laisse augurer d'une suite plus lumineuse. Lorsque le noir envahit peu à peu l'écran, le deuil des rêves inaccomplis est en cours. Les lignes de force sont en place, le futur est à construire, de nouvelles voies sont à présent tracées.

acid

ASSOCIATION DU CINÉMA INDEPENDANT POUR SA DIFFUSION

L'ACID est une association de cinéastes qui depuis 25 ans soutient la diffusion en salles de films indépendants et œuvre à la rencontre entre ces films, leurs auteurs et le public. La force du travail de l'ACID repose sur son idée fondatrice : le soutien par des cinéastes de films d'autres cinéastes, français ou étrangers.

Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages, dans plus de 350 salles indépendantes et dans les festivals, lieux culturels et universités de 20 pays. Parallèlement à la promotion et la programmation des films, à l'édition de documents d'accompagnement, l'ACID renforce la visibilité de ces films par l'organisation de nombreux événements. Près de 400 rencontres, ateliers, ciné-concerts, offrent ainsi la possibilité aux spectateurs et aux publics scolaires de rencontrer ceux qui fabriquent les films.

Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, l'ACID est également présente depuis 1993 au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur, qu'elle accompagne ensuite jusqu'à leur sortie.

ACID - 14, Rue Alexandre Parodi - 75010 Paris / Tél : + (33) 1 44 89 99 74
POUR PLUS D'INFOS : www.lacid.org